

Extrait 1

Dans la fièvre je la revois. Elle avait fait trois jours de queue avec les autres rue des Saussaies. Elle devait avoir vingt ans. Elle avait un ventre énorme qui lui sortait du corps. Elle était là pour un fusillé, son mari. Elle avait reçu un avis pour venir chercher ses affaires. Elle était venue. Elle avait encore peur. Vingt-deux heures de queue pour venir prendre ses affaires. Elle tremblait malgré la chaleur. Elle parlait, elle parlait sans pouvoir s'arrêter. Elle avait voulu reprendre ses affaires pour les revoir. Oui, elle allait accoucher dans les quinze jours, l'enfant ne connaîtrait pas son père. Dans la queue elle lisait et relisait sa dernière lettre à ses voisines. « Dis à notre enfant que j'ai été courageux. » Elle parlait, elle pleurait, elle ne pouvait rien garder à l'intérieur. Je pense à elle parce qu'elle n'attend plus. Je me demande si je la reconnaîtrais dans la rue, j'ai oublié son visage, je ne revois d'elle que ce ventre énorme qui lui sortait du corps, cette lettre à la main comme si elle voulait la donner. Vingt ans. On lui avait tendu un pliant. Elle avait essayé de s'asseoir, mais elle se relevait, elle ne pouvait se supporter que debout.

(Duras, 1985, pp41-42)

Extrait 2

Les colis de vivres sont suspendus *sine die*. Je vais à Fresnes plusieurs fois pour rien. Je me décide alors à obtenir un permis de colis par la rue des Saussaies. Une de mes amies, secrétaire à l'Information, prend sur elle de téléphoner au docteur Kieffer (avenue Foch) au nom de son directeur, afin d'obtenir une recommandation à cet effet. On la convoque. Elle est reçue par le secrétaire du docteur Kieffer qui lui dit de s'adresser au bureau 415 E4, quatrième étage du vieux bâtiment de la rue des Saussaies. Aucun mot de recommandation. J'attends plusieurs jours de suite devant la rue des Saussaies. La queue occupe cent mètres de trottoir. Nous attendons, non de pénétrer dans les locaux de la police allemande, mais de prendre notre tour afin de pouvoir y pénétrer. Trois jours. Quatre jours. Ce n'est que devant le secrétaire du bureau des Permis de Colis que je peux faire état de la recommandation du docteur Kieffer. Il me faut d'abord aller à ce bureau 415 voir un certain M. Hermann. J'attends toute la matinée : M. Hermann est absent. La secrétaire d'un bureau voisin me donne un mot qui me permet de revenir le lendemain matin. Encore une fois, M. Hermann est absent et j'attends toute ma matinée. Le débarquement a eu lieu il y a maintenant huit jours, on sent la déroute envahir les hauts lieux de la police allemande. Mon laissez-passer expire à midi, je cherche vainement la secrétaire que j'avais vue la veille. Je vais perdre le bénéfice de quelque vingt heures d'attente. J'aborde un grand homme qui passe dans les couloirs et je lui demande de bien vouloir me faire prolonger mon laissez-passer jusqu'au soir. Il me dit de lui montrer ma fiche. Je la lui tends. Il dit : « Mais c'est l'affaire de la rue Dupin. »

Il prononce le nom de mon mari. Il me dit que c'est lui qui a arrêté mon mari. Et qui a procédé à son premier interrogatoire. Ce monsieur est X., appelé ici Pierre Rabier, agent de la Gestapo,

« Vous êtes une parente ?

- Je suis sa femme.

-Ah !... c'est une affaire embêtante, vous savez... »

Je ne pose aucune question à Pierre Rabier. Il se montre d'une extrême politesse. Il me renouvelle lui-même mon laissez-passer. Et il me dit que demain Hermann sera là.

Je revois Rabier le lendemain quand je viens voir Hermann pour le permis de colis. J'attends dans le couloir, il sort d'une porte. Il tient dans ses bras une femme à moitié évanouie et d'une grande pâleur, ses vêtements tout trempés. Il me sourit, disparaît. Il revient quelques minutes plus tard, il sourit encore.

« Alors, vous attendez toujours ?... »

(Duras, 1985, pp92-94)

Extrait 3

Pour la première fois je lui parle de la femme évanouie qu'il tenait dans ses bras dans les couloirs de la Gestapo, lorsque je l'ai revu. Je dis que je sais qu'il s'agissait de la torture de la baignoire. Il rit comme il le ferait de la naïveté d'un enfant. Il dit que ce n'est rien, mais rien, que c'est tout juste désagréable, qu'on a exagéré là-dessus, beaucoup. Je le regarde. Déjà il a moins d'importance. Il n'est plus rien. Il n'est qu'un agent de la police allemande, plus personne. Je le vois tout à coup porté par une tragédie burlesque, crétine, comme un mauvais devoir de rhétorique, déjà atteint par une mort de même acabit, elle-même dévaluée, pas véritable, comme aplatie. D. m'a dit qu'ils essaieraient de l'abattre dans les jours qui viennent. L'endroit est déjà choisi. Il faut faire vite avant qu'il ne quitte Paris. (...)

« Un jour, dit Pierre Rabier, je devais arrêter des juifs, nous sommes entrés dans l'appartement, il n'y avait personne. Sur la table de la salle à manger il y avait des crayons de couleur et un dessin d'enfant. Je suis reparti sans attendre les gens. » Il est allé jusqu'à me dire que le cas où il l'aurait sue, il m'aurait prévenue de mon arrestation. Je traduis : dans le cas où un autre que lui aurait eu mandat de m'arrêter. Ainsi est-il, d'une indifférence absolue à la douleur humaine, mais il se paye le luxe d'avoir certaines souffrances privatives, nous leur devons la vie, le petit juif et moi.

Je le regarde encore, avec le vin c'est de plus en plus fréquent. Il parle de l'Allemagne. Je ne peux pas partager sa foi. Elle est quant à lui inconnaissable, surtout pour les autres, les vaincus français. Je lui dis :

« C'est fini, fini. Dans trois jours Montgomery sera à Paris.

-Vous ne comprenez pas. C'est impossible. Notre force est inépuisable. Seuls les Allemands peuvent comprendre.

Il va mourir dans la raison des dieux. C'est ce que diront les journaux. Moi je dis : il va mourir d'ici trois jours. Je me souviens tout à fait : j'ai regardé sa chemise neuve. Il était vêtu de son costume marron. Sa chemise était à col Danton, assortie au costume, d'un beige un peu doré. J'ai pensé que c'était dommage pour cette chemise neuve d'être ainsi tombée sur un condamné à mort. J'ai pensé encore une fois très fort : « Je te dis que tu n'achèteras pas de chaussures cet après-midi parce que ce n'est pas la peine. » Il n'entend pas. Je pense qu'il est privé d'entendre la pensée, qu'il est privé de tout, qu'il n'a qu'à mourir.

Je pense que, s'il me force à boire comme ça, c'est qu'il est déjà dans le désespoir de la défaite, c'est curieux qu'il ne le sache pas. Il croit qu'il me donne à boire pour me traîner dans un hôtel. Mais il ignore qu'il ne sait pas encore ce qu'il va faire avec moi dans cet hôtel, s'il va me prendre ou me tuer, Il dit : « Ah, que c'est terrible, vous avez encore maigri. *Je ne peux pas supporter ça.* »

Ce matin-là je ressens très nettement que c'est celui qui arrête des juifs et les expédie aux crématoires qui ne résiste pas au spectacle que j'offre à ses yeux, celui d'une femme maigre et souffrante – du moment qu'il en cause. Il dira souvent que, s'il avait su, il n'aurait pas arrêté mon mari. Chaque jour il décidait de ma destinée, et chaque jour, s'il avait su, disait-il, ma destinée aurait été différente. Qu'il l'ait su ou non, avant ou après, ma destinée était entre ses mains. Ce pouvoir est conféré à la fonction policière. Mais d'habitude on est coupé de ses victimes, dans la police, lui en me connaissant il avait la confirmation de son pouvoir, il connaissait la chance merveilleuse d'entrer dans l'ombre de ses actes, de jouir de cette clandestinité de lui-même à lui-même.

(Duras, 1985, pp.124-127)